

INTERSUBJECTIVITÉ ET EMPATHIE : LES MIROIRS, LA MUSIQUE ET LA DANSE

[Jean-Louis Le Run](#)

Érès | « [Enfances & Psy](#) »

2014/1 N° 62 | pages 16 à 28

ISSN 1286-5559

ISBN 9782749241937

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2014-1-page-16.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Jean-Louis Le Run

Intersubjectivité et empathie : les miroirs, la musique et la danse

*Jean-Louis Le Run,
pédopsychiatre, médecin chef,
premier secteur
de psychiatrie infanto-juvénile
de Paris.*

L'intersubjectivité est un concept qui tente de définir la relation entre sujets dans ce qu'elle a de partagé, de compréhension mutuelle tant inconsciente que consciente, qui fait que chacun s'ajuste à l'autre, comprend intuitivement et inconsciemment l'état mental du partenaire et en tient compte pour nourrir les échanges, le dialogue, les attitudes. On pourrait presque dire qu'elle est le nom savant de la sensibilité à l'autre : l'empathie.

La complexité du concept malgré sa simplicité apparente nécessite de creuser la sémantique qui s'y rattache. « Inter » ou « entre », dans sa double valence, met simultanément l'accent sur ce que l'on partage, c'est-à-dire ce qui nous relie, et sur ce qui est entre nous et nous sépare. Pour qu'il y ait intersubjectivité, il faut deux sujets. Mais il faut également un autre sujet partagé ou un vécu commun, dont chacun comprend qu'il puisse être à la fois différent et semblable pour l'autre, ce qui permet un dialogue et donne un intérêt à ce dialogue. De sorte que l'intersubjectivité pourrait se résumer à l'étrange équation « un plus un égale trois », la troisième part étant cette nouvelle entité co-crée par l'échange et la communication. Les prototypes souvent cités en psychologie de l'enfant sont le pointage qui attire l'attention sur un objet et l'attention partagée entre la mère et le bébé.

Si l'intersubjectivité concerne plus particulièrement le phénomène qui se passe entre deux sujets, l'empathie définit plutôt le mouvement de l'un vers l'autre et s'applique par exemple à l'intérêt de la mère pour son bébé ou à ce mouvement du thérapeute qui cherche à comprendre son patient pour le faire progresser. Elle se distingue de la

sympathie qui correspond à la compassion, un peu statique et distanciée, plutôt employée aujourd'hui pour décrire l'attrait naturel, spontané et chaleureux qu'une personne éprouve pour une autre.

Dans *La recherche de la vérité*, Nicolas Malebranche (1674-1675, p. 174-175) disait déjà : « Comme les hommes et les animaux tiennent ensemble par leurs yeux et leurs oreilles, lorsque quelqu'un est agité, il ébranle nécessairement tous ceux qui le regardent et qui l'entendent. » On doit le terme d'empathie, *Einfühlung* en allemand, à R. Vischer (1873) qui y voyait une forme de sensibilité esthétique liée à la projection de nos états affectifs sur les objets. T. Lipps (1903), un psychologue munichois du XIX^e siècle, élargit cette notion à la compréhension des états affectifs d'autrui, sens qui la rapproche de la conception de la sympathie d'Adam Smith (1759). Freud avait utilisé ce terme notamment dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905) et dans « Psychologie des masses et analyse du moi » (1921) dans lequel il souligne que c'est l'empathie « qui prend la plus grande part de notre compréhension de ce qui est étranger au moi chez d'autres personnes ». Mais l'usage du terme *Einfühlung* reste occasionnel et Freud privilégiera la notion d'identification.

Pour Jean Decety (2002), l'empathie requiert une distinction entre soi et autrui et un partage affectif. Nous possédons selon lui une disposition innée nous permettant de ressentir que les autres personnes sont « comme nous », et nous acquérons, rapidement au cours du développement, la capacité de nous mettre mentalement à la place d'autrui.

L'intersubjectivité – et l'empathie qui lui est connexe – questionne donc le rapport à l'autre, et nous intéresse, en tant que pédopsychiatre, tant sur le plan du développement psychologique de l'enfant à l'adulte que sur le plan de la relation (relation parent-enfant, relation avec les pairs, relation thérapeutique). Ces deux notions sont d'actualité et donnent lieu depuis quelques années à de nombreux travaux à la croisée des champs neurologique, psychologique, philosophique et anthropologique. Elles doivent leur regain d'intérêt aux progrès des neurosciences et de la psychologie du développement qui confortent des intuitions cliniques et suscitent une évolution des pratiques.

Dans cette réflexion, avant d'aborder des illustrations cliniques, j'insisterai sur un aspect qui revient de manière récurrente dans les différentes approches, la dimension spéculaire du rapport intersubjectif, son rapport au miroir.

PREMIERS MIROIRS

Platon, dans un fameux dialogue entre Alcibiade et Socrate, utilise l'exemple du miroir pour métaphoriser la connaissance de soi dans le regard de l'autre. Socrate demande à Alcibiade : « ... si c'était à notre regard, comme à un homme, que l'inscription ["Connais-toi toi-même"]



donnait ce conseil, “Vois-toi toi-même”, comment comprendrions-nous le sens de ce précepte ? Ne serait-ce pas pour notre œil de porter son regard sur ce qui permettrait à l’œil en le regardant de se voir lui-même ? Mais l’œil, instrument de notre vision, ne renferme-t-il pas lui aussi quelque chose de semblable à un miroir ?... De fait tu as dû observer qu’en portant son regard sur l’œil de quelqu’un on voit souvent son propre visage se refléter dans l’organe visuel de celui qui nous fait face comme si c’était un miroir... ».

Jacques Lacan attire notre attention sur cette dimension spéculaire de la relation à soi-même et à ses objets. Dès 1949, il propose une relecture du stade du miroir d’Henri Wallon, étape du développement au cours de laquelle l’enfant reconnaît son image dans le miroir et fonde son identité dans cette image de soi. Lacan affirme la nature imaginaire du moi et l’aliénation active du sujet à une image qui doit être reconnue comme sienne par l’adulte qui accompagne l’enfant devant le miroir. On peut reconnaître déjà dans cette expérience où les regards de l’adulte et ceux de l’enfant convergent sur l’image dans le miroir, et dans laquelle l’enfant fait la différence entre l’image et la représentation, découvre donc le signe, une forme d’expérience d’attention conjointe intersubjective. Jacques Lacan donnera plus tard une expression synthétique du rapport intersubjectif dans le schéma L qui représente l’aliénation du moi dans la relation à l’autre (séminaire *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, leçon du 25 mai 1955). L’intersubjectivité symbolique triangulaire s’oppose à l’intersubjectivité imaginaire dyadique.

La pensée de D.W. Winnicott va permettre de s’intéresser à ce qui se passe avant cette phase où l’enfant reconnaît son image dans le miroir. Dans son fameux article sur « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l’enfant » (1975), Winnicott précise d’emblée que c’est le travail de Lacan sur le stade de miroir qui lui inspire cette idée. L’expérience de rencontre avec sa mère vécue par le bébé est différente si celle-ci le considère comme une personne, lui accorde des pensées, si elle le subjectivise donc, ou si, au contraire, elle l’objectivise, l’ignore ou le réduit à ses propres projections. Par exemple si la mère est changeante, incohérente, imprévisible dans ses réactions comme peuvent l’être les mères borderline qui ont elles-mêmes souffert d’attachement désorganisé et vivent des conflits d’ambivalence aigus ; ou encore si la mère est bousculée par la pathologie de son conjoint, par son environnement, si elle est déprimée.

L’AUTRE COMME MIROIR, L’IMITATION

Un autre aspect de l’intersubjectivité dans sa dimension spéculaire concerne l’imitation. Lorsque j’imite un autre, je me fais son miroir et vice versa.

Freud, parlant de l'empathie dans *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, évoquait l'imitation de façon très moderne : « Si maintenant je perçois chez une autre personne un geste similaire [...] le moyen le plus sûr pour accéder à sa compréhension [...] va être pour moi de l'accomplir en l'imitant [...]. Une telle poussée à l'imitation apparaît à coup sûr lorsqu'on perçoit des gestes [...]. Mais en réalité je n'effectue pas l'imitation [...], à l'imitation des gestes par mes muscles, je substitue l'acte de me le représenter par le moyen des traces mnésiques que j'ai des dépenses faites lors de gestes similaires. »

Les phénomènes d'imitation jouent un rôle important dans le développement des capacités sociales. Les travaux de Jacqueline Nadel ont montré la richesse que pouvait apporter leur étude, y compris dans des applications thérapeutiques : « L'imitation est l'une des plus puissantes capacités humaines, à la base de deux fonctions adaptatives de base : l'apprentissage et la communication ». Jacqueline Nadel souligne que les nouveau-nés sont d'emblée capables d'imiter. Au cours du développement, cette faculté se complexifie avec par exemple la reconnaissance d'être imité. L'exercice de l'imitation permet à l'enfant de développer la référence à l'autre comme semblable et partenaire à travers le jeu des répertoires d'action, des représentations motrices, qui seront la base des relations d'affordance entre objets et actions et de l'agentivité. Selon Jacqueline Nadel, l'imitation est un moyen d'engager la relation. Ce que voit l'enfant « induit une résonance de sa propre motricité dans le rapport à l'autre. En même temps que je fais, je vois ce que je fais. [...] Ce que je fais existe puisque je vois l'autre le faire. Il y a des moments de jubilation, des rires. Il y a une notion de plaisir avec l'imitation. C'est l'autre qui est intéressant, pas l'objet, pas l'action ».

Les phénomènes d'imitation s'atténuent au cours du développement pour disparaître vers l'âge de 4 ans avec le développement du langage.

NEURONES MIROIRS

Ces travaux sur l'imitation ont été valorisés par la découverte en 1999 de Rizzolatti et coll. qui constatent que dans les zones préfrontales du cerveau du singe, des groupes de neurones s'activent non seulement lorsque l'animal entreprend une action, mais encore, ce qui est plus surprenant, lorsqu'il observe l'action réalisée par un autre congénère. Cette activation s'effectue de façon automatique sans nécessiter d'activité cognitive complexe ou de raisonnement particulier. Ils appellent ces neurones, qui reflètent l'action de l'autre, les « neurones miroirs ». Le système existe également chez l'homme, avec des localisations cérébrales comparables à celles du singe. Il serait par exemple à la base des mécanismes de contagion émotionnelle tels que le fou rire ou l'envie contagieuse de pleurer à la vue d'autres qui pleurent. À côté de ce mécanisme spéculaire un peu statique, les neurones miroirs ont le pouvoir d'anticiper une action découlant logiquement de



celle qui est observée. On peut y voir la base d'une compréhension de l'intention d'autrui. Ce système est directement impliqué chez l'homme dans les phénomènes d'imitation, dans la perception des actions communicatives et dans la détection de signes traduisant les intentions des autres. L'intérêt de cette découverte est de bouleverser notre conception de la cognition des actions d'autrui : elles seraient directement perçues dans le corps, par imitation inhibée en quelque sorte. Lorsque nous regardons un match de tennis ou une descente de ski, nous comprenons le travail du sportif autant par ce système que par un raisonnement cognitif et visuel supérieur. Les neurones miroirs ont alors été invoqués comme le substratum neurophysiologique du phénomène d'empathie, qui nous permet de comprendre et de partager la vie affective des autres. En effet, ils interagissent avec les structures et réseaux neuronaux impliqués dans le traitement de l'émotion elle-même en étroite connexion avec les structures cognitives. L'éprouvé des émotions d'autrui permet d'avoir accès à une connaissance empathique de ses représentations. Le rôle des neurones miroirs a également pu être évoqué dans le développement du langage en tant qu'il pourrait être à l'origine d'un langage de signes corporels devenu secondairement verbal. Ainsi, par les neurones miroirs, en regardant les autres faire, nous réalisons à minima et sans le savoir le fameux précepte de Jules Renard : « Si tu veux lire un livre, commence par l'écrire ; si tu veux regarder un tableau, commence par le peindre ; si tu aimes la musique, joue-la ! »

LES CONNAISSANCES SUR LE NOURRISSON, DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE...

Au-delà du registre spéculaire, c'est encore Winnicott qui ouvre une autre dimension de l'intersubjectivité. Il se montre en effet un grand intersubjectiviste dans de nombreux concepts : « un bébé seul, cela n'existe pas », affirme-t-il en insistant sur le rôle de l'environnement et de la mère au sens psychanalytique, c'est-à-dire les *care givers*, et sur la dyade qu'elle forme avec le bébé. L'expérience de l'illusion, décrite dans *Jeu et réalité*, et durant laquelle le bébé fait l'expérience de l'omnipotence et d'un « trouvé-crée » est une expérience partagée qui relève de l'intersubjectivité primaire telle qu'on la définit aujourd'hui. Winnicott ouvre ainsi la voie à tous les travaux sur les interactions réelles et fantasmatiques et nous permet de faire le pont entre la psychanalyse et l'essor actuel de la psychologie du développement.

Les psychologues du développement, des auteurs comme Daniel Stern ou Colwyn Trevarthen ont contribué de façon majeure à développer la notion d'intersubjectivité en postulant cette capacité comme présente d'emblée chez le bébé et liée à une fonction spécifique de certains systèmes innés cognitifs et affectifs du cerveau. Je n'y insisterai pas car leurs recherches sont évoquées dans d'autres articles de ce numéro. Rappelons simplement que ces auteurs s'appuient sur les découvertes en neuropsychologie, en

physiologie comparative du cerveau, et sur des études comportementales qui montrent qu'ensemble, les « images motrices » et les émotions ont un rôle fondamental dans l'émergence de l'imitation réciproque ou de la « conscience en miroir » de l'autre, et de l'imagination « mimétique » (Trevvarthen, Aitken, 2003). L'idée neuve est que le miroir ne se contente pas de refléter une image statique mais qu'il fonctionne dans les deux sens avec les capacités aujourd'hui identifiées de l'infans et qu'il est dans un mouvement dynamique qui constitue la relation intersubjective. Colwyn Trevarthen développe la notion de synchronie. Daniel Stern insiste sur l'accordage affectif entre le bébé et sa mère. L'échange intersubjectif n'est pas tout à fait symétrique et va reposer sur la « danse interactive » rendue possible par la transposition transmodale, c'est-à-dire que là où le bébé entre en relation par des mimiques, des postures, des sons, la mère répond par des expressions de visage et du corps, mais aussi par des mots dont l'intonation est la même, des gestes dont le rythme correspond aux messages du bébé. Ainsi se noue un dialogue intersubjectif dans lequel chacun peut se sentir compris et prendre du plaisir.

Ces travaux qui viennent prolonger l'héritage de Winnicott nous amènent à concevoir l'intersubjectivité non plus dans sa relation à la structure, miroir statique de ce qui est en jeu dans la répartition des forces, mais comme une expérience en mouvement dans laquelle le sujet rencontre un autre sujet et construit ainsi sa propre subjectivité, comme le développent Bernard Golse et René Roussillon dans *La naissance de l'objet*. La musique ou la danse comme séries de mouvements réciproques coordonnés, de rapprochements et d'éloignements plus ou moins harmonieux reflètent bien l'image de cette dynamique interactive¹.

« De la musique avant toute chose... », disait Verlaine à propos de l'art poétique : cette consigne vaut pour l'intersubjectivité et la psychothérapie ! Déjà au XVIII^e siècle, Adam Smith, philosophe écossais considéré comme le fondateur de la science économique moderne, utilisait une analogie musicale pour cerner la notion de sympathie, selon lui capacité à comprendre un autre en se mettant à sa place, c'est-à-dire dans un sens très proche de ce qu'on entend par empathie aujourd'hui. La sympathie occupe tout un chapitre de la *Théorie des sentiments moraux*, et dans son ouvrage *De la nature de l'imitation dans les arts qu'on appelle imitatifs* rédigé probablement en 1777, il relie de façon très contemporaine le sentiment esthétique, notamment celui produit par la musique ou le théâtre, et la sympathie (l'empathie) par l'intermédiaire de l'imitation. Comme le souligne Marc Parmentier², « [Adam Smith] donne à la sympathie une structure réflexive et spéculaire et considère qu'elle constitue une imitation au sens où elle résulte d'une coïncidence des sentiments entre deux personnes ». Mais Adam Smith développe toute une analogie entre ce concept et la musique, avec les notions d'accords. En effet, « la sympathie repose sur un accord harmonique qui n'est pas l'unisson mais plutôt la mise en résonance d'un affect partagé ». Cette coïncidence des sentiments

1. Cf. A.-S. Pelloux, « L'intersubjectivité à l'hôpital de jour : une chorégraphie à plusieurs » dans ce même numéro.

2. M. Parmentier, « Adam Smith et les passions musicales », <http://methodos.revues.org/2905>



entre les deux personnes concernées crée entre elles un « commerce », c'est-à-dire un échange, qui devient lui-même source de satisfaction pour les deux parties, seulement si une certaine « convenance » est respectée, c'est-à-dire si l'écart entre les deux n'est pas trop grand. L'on peut voir là le même souci que celui convoqué par la notion d'ajustement qui, dans nos théories modernes, permet à la « danse interactive » (Stern) de se poursuivre. Mieux encore, c'est dans la capacité de l'opéra de susciter des émotions qu'Adam Smith voit la forme la plus parfaite de la sympathie. Il partage ainsi l'image utilisée par des psychanalystes contemporains (Golse, 2011 ; Prat, 2013) pour évoquer la perception de la voix maternelle par le bébé, qu'ils comparent aussi à un opéra.

Hervé Boukobza développe cette dimension musicale de l'intersubjectivité dans son article « Relation à autrui, empathie, et intersubjectivité ». Il évoque à ce propos le concept d'aïda de Bin Kimura (1987), concept proche de l'intersubjectivité. Pour Bin Kimura, « l'unité subjective doit se comprendre comme constituée par le sujet en lien permanent avec son milieu ou avec autrui pris dans un rapport à la fois d'inclusion et d'exclusion », elle est comparable aux phénomènes qui se produisent chez les musiciens lorsqu'ils jouent ensemble. « La musique peut ainsi librement passer entre les musiciens, elle est un lieu qui n'appartient à personne en propre et, en ce sens, nous pouvons dire qu'elle est un [...] espace virtuel, non localisable dans l'espace réel », lieu à égale distance de chacun, intérieur à leur subjectivité simultanément. On est là très proche de l'espace transitionnel winnicottien.

ÉVOLUTION ET PREMIÈRES RENCONTRES

La capacité d'intersubjectivité est donc présente très tôt, sous forme d'intersubjectivité primaire. Si les interactions avec la mère et/ou l'entourage proche sont primordiales, les bébés, dès qu'ils sont socialisés, s'intéressent très tôt aux enfants qui les entourent par le regard, le toucher. L'intersubjectivité va évoluer dans le temps avec le développement de l'enfant, sa maturation neurologique, la socialisation et le développement psychologique. On assiste à des phénomènes d'imitation, de contagion émotionnelle, qui préfigurent l'empathie. Puis l'enfant apprend à partager, à échanger, à prendre en compte les intentions de l'autre, à anticiper ses réactions à travers les jeux, les échanges, les interactions physiques puis langagières qui ouvrent à l'intersubjectivité tertiaire.

À trois et en groupe...

Si Daniel Stern conteste la possibilité d'intersubjectivité à plusieurs, préférant réserver ce terme à la dyade, Elisabeth Fivaz-Depeursinge et son équipe (2005) élargissent la communication intersubjective au triangle primaire (bébé, père et mère). Ces auteurs montrent, à l'aide du jeu du *Trilogue de Lausanne*, les capacités du tout-petit à vivre les relations

triangulaires et indiquent l'existence chez lui d'une motivation à partager les expériences qu'il vit avec ses partenaires. Leurs résultats mettent en évidence que « plus la communication entre les parents vis-à-vis de l'enfant est coordonnée et chaleureuse, mieux se réalisent les capacités triangulaires de ce dernier ». Cette communication entre parents se prépare activement pendant la grossesse.

Hélène Tremblay Leveau (2003), quant à elle, considère que la triade sociale n'est pas seulement une épreuve redoutée du tout petit enfant mais aussi un « catalyseur de développement » permettant d'affiner les règles de la communication, d'exercer ses capacités d'humour, de comprendre les règles sociales, les émotions et d'affirmer sa place dans la famille en mettant en perspective son point de vue par rapport à celui des autres. Elle a pu montrer que la mise en œuvre du processus d'attention conjointe complexe en triade sociale est plus précoce qu'on ne le pensait – dès deux ou trois mois chez le bébé.

... de l'enfance à l'adolescence

Dans le quotidien de l'enfant, les expériences intersubjectives se multiplient et la capacité d'empathie se développe. Aux tours de rôle, aux conduites d'offrande (tendre un objet à l'autre, en lancer un, en rapporter un, etc.) et de sollicitation (avancer la main vers l'autre, pointer du doigt, regarder l'objet et chercher l'autre du regard, etc.) succèdent les jeux physiques puis, avec l'apparition du langage, l'intersubjectivité tertiaire prend progressivement le dessus. Mais les autres niveaux d'intersubjectivité resteront toujours plus ou moins actifs, mobilisables dans certaines circonstances

À l'adolescence, le décalage entre la maturation psychique et les capacités d'expression langagières du ressenti impacte l'intersubjectivité. Les parents ont souvent le sentiment que leur adolescent leur échappe, qu'ils n'arrivent plus à le comprendre et à se comprendre avec lui. Les expériences intersubjectives se déplacent plus ou moins intensément, selon les sujets, des parents vers le groupe des pairs. On assiste à une réactivation des phénomènes d'imitation et pas seulement d'identification.

L'absence d'empathie trouve son expression en langage adolescent dans le « je le calcule pas » qui a remplacé le « je le sens pas » de l'époque précédente, passage de la sensation à l'intellect assez intéressant.

Les faillites de l'intersubjectivité et de l'empathie

Du côté de la clinique, l'accent s'est porté sur les faillites de l'intersubjectivité : l'autisme est le plus couramment rapporté. Dans le film de Tim Burton, *Edward aux mains d'argent*, Edward, un être non fini prématurément abandonné par son père mort avant de l'avoir terminé, à mi-chemin entre Pinocchio et Frankenstein, semble inapte aux relations sociales. La métaphore des ciseaux qui lui servent de mains veut signifier le manque



de tact, c'est-à-dire d'intersubjectivité. Son père n'a sans doute pas eu le temps de lui greffer, avec des mains, des neurones miroirs ! Pourtant, Edward n'est pas dépourvu d'empathie, il fait montre d'une certaine compassion et peut se sacrifier. À la façon des enfants autistes, il est vite débordé par les situations émotionnelles alors qu'il est dépourvu d'empathie cognitive selon la distinction opérée par Adam Smith (le contemporain). Mal dégrossi, maladroit, lorsqu'il veut embrasser, étreindre, encombré de ses ciseaux, il fait mal. Il ne semble pas comprendre les codes et pourtant, quel révélateur et quel artiste du ciseau !

L'autre exemple fréquemment mis en avant est celui de la psychopathie ou de la perversion narcissique. Ces sujets auraient un manque d'empathie ou plus précisément, à l'inverse des personnalités autistiques, un manque d'empathie affective et une bonne empathie cognitive (pervers narcissique).

Sans être aussi franchement pathologique, le manque d'empathie se rencontre dans la clinique de la normalité, chacun ayant des compétences très variables dans ce domaine. En outre, elles sont tributaires de l'investissement de l'objet concerné et des réponses de celui-ci.

Un exemple dans la littérature : Henry James, *Ce que savait Maisie*

Dans son roman *Ce que savait Maisie* paru en 1875, Henry James, de façon très moderne, brosse le portrait d'une enfant écartelée et instrumentalisée dans les conflits parentaux, oscillant entre la position de projectile, d'instrument de la haine parentale et d'objet de séductions éphémères alternant avec de longues phases de non-investissement. Comme le souligne Monette Vaquin (1996) dans son admirable lecture de ce roman, confrontée à cet horizon chaotique où rien ne tient, Maisie va déployer une stratégie défensive de survie où, sous l'apparence assumée de l'idiotie, elle masque des trésors d'affection, tirant partie des miettes qui lui sont réservées. Elle fait surtout preuve d'une incroyable aptitude à décoder, comprendre, anticiper, encaisser les mouvements psychologiques des adultes qui l'entourent. Comme en miroir de son héroïne, et à l'inverse des adultes qui l'entourent, Henry James témoigne dans ce roman d'une véritable empathie pour Maisie, d'une exceptionnelle intuition, saisissant avec finesse et délicatesse les plus discrets ressorts qui l'animent. Il parvient à faire partager au lecteur ses émois, ses incompréhensions, son vertige devant ce qu'elle sait, ce qu'elle ne sait pas et ce qu'elle aimerait mieux ne pas savoir, tout ce qui lui est livré avec une violence et un manque d'empathie cruels et effarants.

L'intersubjectivité en psychanalyse et en psychothérapie

Les nouvelles conceptions de l'intersubjectivité ont des implications dans la conception des soins, des cures psychanalytiques comme des psychothérapies. L'empathie en particulier a donné lieu à de nombreux débats revisités aujourd'hui. Ainsi cette question opposa-t-elle Sigmund Freud à

Sandor Ferenczi et le désaccord sur la technique dans la cure conduisit même à leur prise de distance. Freud privilégiait la notion d'identification qui est liée pour lui à une certaine communauté psychique, tandis que l'empathie dont il use peu est plutôt destinée à comprendre ce qu'il y a d'étranger à notre moi chez un autre. Ferenczi (1928), de son côté, insistait sur la notion de « tact » (*Einfühlung*, c'est-à-dire empathie), faculté de sentir avec, de savoir quand et comment communiquer quelque chose à l'analysant. Comme le souligne Hervé Boukobza³, « cette élasticité des échanges, qui oscillent d'un bord à l'autre pour finir par constituer un tout acceptable et aussi juste que possible, a tout du processus empathique ». Ferenczi remettait en cause le cadre classique de l'analyse, les règles d'abstinence et de frustration. La volonté de « sentir avec » le patient au point de savoir ce qui est bon pour lui, voire de lui accorder un statut analogue au sien, le conduisit à certains excès, comme la technique active ou l'analyse mutuelle, pour lesquels il subit de nombreuses et vives critiques. Mais ses intuitions font aujourd'hui l'objet d'un regain d'intérêt.

Jacques Lacan, après avoir posé la structure spéculaire du moi, s'est écarté de l'intersubjectivité, critiquant fortement l'egopsychologie qui se développait aux États-Unis. « L'intersubjectivité n'est-elle pas ce qui est le plus étranger à la rencontre analytique ? Y pointerait-elle que nous nous y dérobons, sûrs qu'il faut l'éviter ». Dans le séminaire *Le transfert* (1960-1961), il recommande d'« éviter toute attitude qui prête à imputation de réconfort, *a fortiori* de séduction... Le patient lui-même le sait, il l'appelle, il se veut surpris ailleurs »... Pour lui, « le critère de la position correcte [de l'analyste] n'est pas la compréhension. Au contraire, il doit toujours mettre en doute ce qu'il comprend. Ce qu'il cherche à atteindre, c'est ce qu'il ne comprend pas ».

S'il articule d'emblée intersubjectivité et contre-transfert, il se montre donc très réservé quant à l'inflation de l'usage de ce dernier, qui représentait pour lui essentiellement une « pollution » de la situation analytique, « la somme des préjugés, des embarras, dont le travail de l'analyste sur lui-même doit le prémunir ».

Paradoxalement, c'est également sur une critique de l'egopsychologie que s'est développée l'école intersubjectiviste américaine représentée par I. Hoffman, T. Ogden, O. Renik, qui fait pourtant de l'empathie un concept central⁴. Outre-Atlantique, Carl Rogers fait de l'empathie une des attitudes fondamentales du thérapeute dans son approche centrée sur la personne. Les psychanalystes américains reprennent cette notion lorsqu'ils abordent le champ des états limites et des personnalités narcissiques, notamment avec Heinz Kohut et sa notion de « Soi grandiose ». Pour ce psychanalyste, l'empathie, indispensable avec ces patients, a un effet thérapeutique de réparation des failles narcissiques.

En Angleterre, même si ce concept n'appartient pas à son vocabulaire, Winnicott témoigne d'une impressionnante empathie dans la façon dont il

3. H. Boukobza, « Relation à autrui, empathie, et intersubjectivité », http://www.academia.edu/2576739/Relation_a_autrui_empathie_intersubjectivite

4. Cf. Hélène Tessier (2004) qui fait le point sur les positions de cette école.



utilise ce que lui a appris le commerce des bébés et des enfants dans ses cures d'adultes souffrant de failles narcissiques liées aux déprivations de l'enfance.

Limiter les risques de dérives de l'empathie tout en conservant la fonction miroir est une préoccupation qui n'a pas concerné que les analystes. En thérapie familiale systémique, la glace sans tain permet à des observateurs d'analyser le travail du groupe famille-thérapeute et de conseiller éventuellement aux thérapeutes des interventions auxquelles leur implication dans la dynamique du groupe ne leur aurait pas permis de penser. Ce dispositif représente d'une certaine façon le dépliage du travail que fait le thérapeute lorsqu'il est seul et qu'une partie de lui reflète et empathise dans l'attention flottante, tandis que l'autre symbolise ce qu'il reçoit, analyse son contre-transfert et pense à une éventuelle interprétation. Il existe donc une tension permanente entre le rôle de miroir aussi neutre que possible et l'empathie.

En fait, en thérapie, qu'elle soit strictement psychanalytique ou autre, il ne s'agit pas de s'abandonner à l'émotion de façon fusionnelle avec le patient mais de garder la capacité d'éprouver des émotions, de s'identifier ou d'identifier les émotions du patient dans une « empathie métaphorisante », comme le disait Serge Lebovici. Ce dernier, dans le travail de consultation thérapeutique avec les bébés et leurs parents, relie l'empathie à l'énaction, la « mise en jeu », mise en geste éventuellement, qui correspond au moment où le mouvement empathique est ressenti physiquement par l'analyste. La thérapie mère-bébé travaille sur les interactions et représente un développement particulièrement intéressant de l'intersubjectivité. Néanmoins, elle comporte un risque de négliger la dimension intrapsychique, même si des liens sont faits avec l'histoire personnelle, le transgénérationnel. Il m'a semblé souvent que les thérapeutes mère-bébé, emportés par l'intérêt de cette clinique, avaient tendance à retarder le recours à une prise en charge individuelle du parent alors que c'était lui qui était vraiment malade et qu'il pouvait en bénéficier.

Les travaux sur l'intersubjectivité, les découvertes sur l'imitation, les neurones miroirs, le développement interactif du bébé, renouvellent notre regard sur le rapport à l'autre et son développement au cours de la petite enfance et de l'enfance. Il n'apparaît pas seulement comme le fruit d'une « séduction maternelle » qui viendrait animer un nourrisson passif mais comme présent d'emblée, une disposition naturelle s'appuyant sur le corps propre à partir du système neuronal, disposition qui va se développer dans sa rencontre avec les réponses ou les initiatives de l'environnement par épigénèses interactionnelles au fil de la maturation des processus cognitifs et affectifs. Ainsi le rapport sujet/objet ne surgit-il pas brutalement au moment du stade du miroir comme un effet de structure mais il serait présent d'emblée, l'intersubjectivité primaire se complexifiant progressivement en intersubjectivité secondaire avec le stade du miroir, puis tertiaire avec l'apparition du langage suivant la séquence décrite par Bernard Golse.

Tous ces travaux portent à penser une capacité primaire de socialisation, une aptitude qui repose sur la neurophysiologie, transmise génétiquement et qui va se développer au contact de l'environnement. L'attirance vers l'autre serait primaire, elle ne demande qu'à se développer en terrain favorable donnant ainsi raison en quelque sorte à Rousseau. Plus qu'une capacité à faire naître, l'intersubjectivité paraît donc une capacité à cultiver mais surtout à ne pas empêcher de se développer et de se complexifier. Elle peut être entravée dans son développement par des facteurs génétiques, neurologiques ou encore environnementaux.

Avec le développement de la psychanalyse de l'enfant et du bébé et de nouvelles modalités thérapeutiques, notre conception de la thérapie a évolué. Si nous ne devons rien oublier des mises en garde de Lacan sur la dimension imaginaire et le risque de laisser la subjectivité du thérapeute envahir l'espace analytique ou psychothérapique, nous devons tenir compte de ce que nous enseignent les recherches récentes. Ainsi notre miroir intersubjectif devient dynamique, mobile, déformable, adaptable au rythme de chacun, tout en gardant sa consistance. L'art de la thérapie, guidé par l'empathie, est d'offrir un miroir en mouvement comme la musique ou la danse permettant de réactiver la dynamique du processus intersubjectif pour favoriser une affirmation subjective. En somme, il s'agit de mettre en musique le miroir réfléchissant, pour entrer dans la danse !

BIBLIOGRAPHIE

- DECETY, J. 2002. « Naturaliser l'empathie » [Empathy naturalized], *L'Encéphale*, 28, p. 9-20.
- FERENCZI, S. 1928 « Élasticité de la technique psychanalytique », dans *Psychanalyse, Œuvres complètes*, tome IV, Payot, Paris, 1982.
- FIVAZ-DEPEURSINGE, E. ; CORBOZ-WARNERY, A. ; LAVANCHY, C. ; CARNEIRO, C. 2005. « La communication intersubjective du bébé dans le triangle primaire », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2005/2, n° 35.
- FREUD, S. 1905. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988.
- FREUD, S. 1921. « Psychanalyse des foules et analyse du moi », dans *Œuvres complètes*, XVI, Paris, Puf, 1991.
- GOLSE, B. 2011. « La musique, l'interprétation et la direction de la cure dans le travail avec les bébés », *Figures de la psychanalyse*, n° 21.
- GOLSE, B. ; ROUSSILLON, R. 2010. *La naissance de l'objet*, Paris, Puf, coll. « Le fil rouge », 2010.
- JAMES, H. 1897. *Ce que savait Maisie*, trad. M. Yourcenar, Paris, 10/18, 2004.
- KIMURA, B. 2000. *L'Entre : Une approche phénoménologique de la schizophrénie*, trad. C. Vincent, Grenoble, Jérôme Millon.
- LACAN, J. 1954-1955. Le Séminaire, Livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 1980.
- LACAN, J. 1960-1961. Le Séminaire, Livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 1991.
- LIPPS, T. 1903. *Esthetik: Psychologie der schonen und der kunst*, Leipzig, Vogt.
- MALEBRANCHE, N. 1674-1675. « La recherche de la vérité », dans *Œuvres*, I, Paris, Gallimard, 1979.
- MERLEAU-PONTY, M. 1945. *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1991.
- NADEL, J. 2011. *Imiter pour grandir*, Dunod, coll. « Psychothérapies ».
- PRAT, R. 2013. « Prendre une voix dans ses bras », *enfances&psy*, n° 58, « La voix et l'enfant ».
- RIZOLATTI, G. ; SINIGAGLIA, C. 2007. « Les neurones miroirs », trad. M. Raiola, Paris, Odile Jacob.
- SMITH, A. 1759. *Théorie des sentiments moraux*, trad. M. Bizou et coll., Paris, Puf, 2007.



STERN, D. 1985. *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, Puf, 2003.

TESSIER, H. 2004. « Empathie et intersubjectivité : quelques positions de l'école intersubjectiviste américaine en psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, tome LXVIII, p. 831-851.

TREMBLAY LEVEAU, H. 2003. « Le plaisir d'être en triade sociale de 3 mois à 3 ans », dans B. Golse, J.-L. Le Run (sous la direction de), *Les premiers pas vers l'autre*, Toulouse, érès, coll. « 1001 BB ».

TREVARTHEN, C. ; AITKEN K. 2003. « Intersubjectivité chez le nourrisson : recherche, théorie et application clinique », *Devenir*, 2003/4, Vol. 15, p. 309-428.

VACQUIN, M. 1996. « Croyez l'enfant : À propos de *Ce que savait Maisie* de Henry James », *Topique*, vol. 59, p. 31-47.

WINNICOTT, D.W. 1967. « Le rôle de miroir de la mère et de la famille », dans *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

Mots-clés :

Intersubjectivité,
empathie, stade du
miroir, neurones
miroirs, imitation,
Adam Smith,
musique, danse,
psychothérapie.

RÉSUMÉ

Après avoir défini les notions d'intersubjectivité et d'empathie, l'auteur, en se fondant sur les travaux des psychanalystes et de psychologues du développement et en rappelant les apports de quelques illustres prédécesseurs, approfondit ces notions qui trouvent un regain d'intérêt depuis la découverte des neurones miroirs et l'étude des phénomènes d'imitation. À la conception structurale se fondant sur l'expérience et l'identification à l'autre dans le miroir, conception assez statique, succède aujourd'hui une conception dynamique, fondée sur l'évolution temporelle et rythmique de la relation interactive volontiers comparée à la danse ou à la musique. Les incidences sur la conception de la psychothérapie et les dérives possibles sont évoquées en conclusion.

SUMMARY

After defining the notions of intersubjectivity and empathy, the author, considering the work of psychoanalysts and development psychologists, looks deeper into these notions which have gained renewed interest since the discovery of mirror neurons and the study of imitation phenomena. The structural conception based on experience and the identification with the other in the mirror, a rather static conception, has been followed up today with a dynamic conception based on a temporal and rhythmical evolution of the interactive relationship voluntarily compared to dance or music. The way in which the conception of psychotherapy has impacted and the trends possible are evoked in conclusion.

Key words :

Intersubjectivity,
empathy, mirror
stage, mirror
neurons, imitation,
Adam Smith, music,
dance,
psychotherapy.